

---

## **pas de « printemps polonais » !**

**La Pologne est-elle au bord de la crise ? Depuis quelques semaines le climat qui y règne n'est pas sans rappeler celui de la Tchécoslovaquie avant le « Printemps de Prague ».**

Tout commence le samedi 7 mai à 7 h 20 du matin, lorsqu'est découvert sous un porche, près du centre de Cracovie, le corps couvert de plaies et d'ecchymoses d'un jeune étudiant de 24 ans, Stanislas Pyjas. La police prétendra qu'il est tombé dans l'escalier. Explication grotesque et provocatrice. Très vite la fièvre monte. Pyjas, militant du KOR (Comité de défense des ouvriers) se savait « repéré » et menacé ; chacun à Cracovie est convaincu qu'il a été battu à mort par la milice.

L'atmosphère devient électrique. Pendant trois semaines les manifestations se succèdent, à Cracovie d'abord où des milliers de personnes défilent devant la maison où Stanislas Pyjas a été trouvé mort, puis dans les grandes universités, enfin, à Varsovie même. Le point culminant est atteint lorsque quatorze intellectuels, parmi lesquels les rédacteurs en chef des deux principales revues catholiques, font une grève de la faim de huit jours dans la chapelle d'une église du centre de Varsovie, pour réclamer la libération des personnes emprisonnées.

Car la répression s'est de nouveau abattue. A titre préventif dix intellectuels sont allés rejoindre en prison les ouvriers dont ils réclamaient la libération.

L'ordre règne de nouveau. Mais pour combien de temps ? On se souvient qu'il y a tout juste un an le gouvernement polonais retirait précipitamment un projet d'augmentation de 40% des produits alimentaires qui avait provoqué une grève quasi générale et de véritables émeutes ouvrières à Radom et Ursus. Après avoir reculé, le gouvernement et le parti ont cherché à briser la résistance ouvrière en instaurant un climat de répression policière dans les usines : brutalités, licenciements, arrestations. Mais rien n'y fit.

En septembre des intellectuels créent, à visage découvert, le Comité de défense des ouvriers (KOR)

qui organise une campagne de pétitions. Les ouvriers de leur côté ne désarment pas ; en novembre, 889 d'entre eux écrivent à Gierek pour réclamer la fin de la répression. Depuis, tandis qu'une partie des étudiants basculait dans une dissidence larvée, l'Eglise elle-même apporte un soutien prudent au mouvement. La société polonaise est en crise profonde comme en témoigne l'apparition d'une presse clandestine régulière.

La conjonction du mécontentement ouvrier et de la dissidence étudiante avec l'appui de l'Eglise, crée une situation explosive, particulièrement redoutable pour le pouvoir qui se trouve complètement isolé.

---

### **Gierek en sursis**

Le prochain chapitre se jouera vraisemblablement au sein du parti lui-même. Gierek, comme avant lui Gomulka, faisait figure de libéral lorsqu'il est arrivé au pouvoir en 1970. Sa politique subtilement « centriste » — main de fer dans un gant de velours — ne fait plus aujourd'hui illusion : il a visiblement perdu tout crédit dans les milieux populaires et sa succession est à l'ordre du jour.

L'émergence d'un courant « libéral » au sein de l'appareil créerait une situation nouvelle, qui ne pourrait que rappeler de désagréables souvenirs aux Soviétiques : ils n'ont aucune envie de voir se répéter le processus du « Printemps de Prague ». C'est pourquoi la tendance « dure » de l'appareil peut être tentée de prendre directement les rênes. Pour écarter le spectre d'un printemps polonais, on procéderait à une « normalisation » préventive.

De toute évidence la crise polonaise ne fait que commencer.

**Léo GOLDBERG ■**